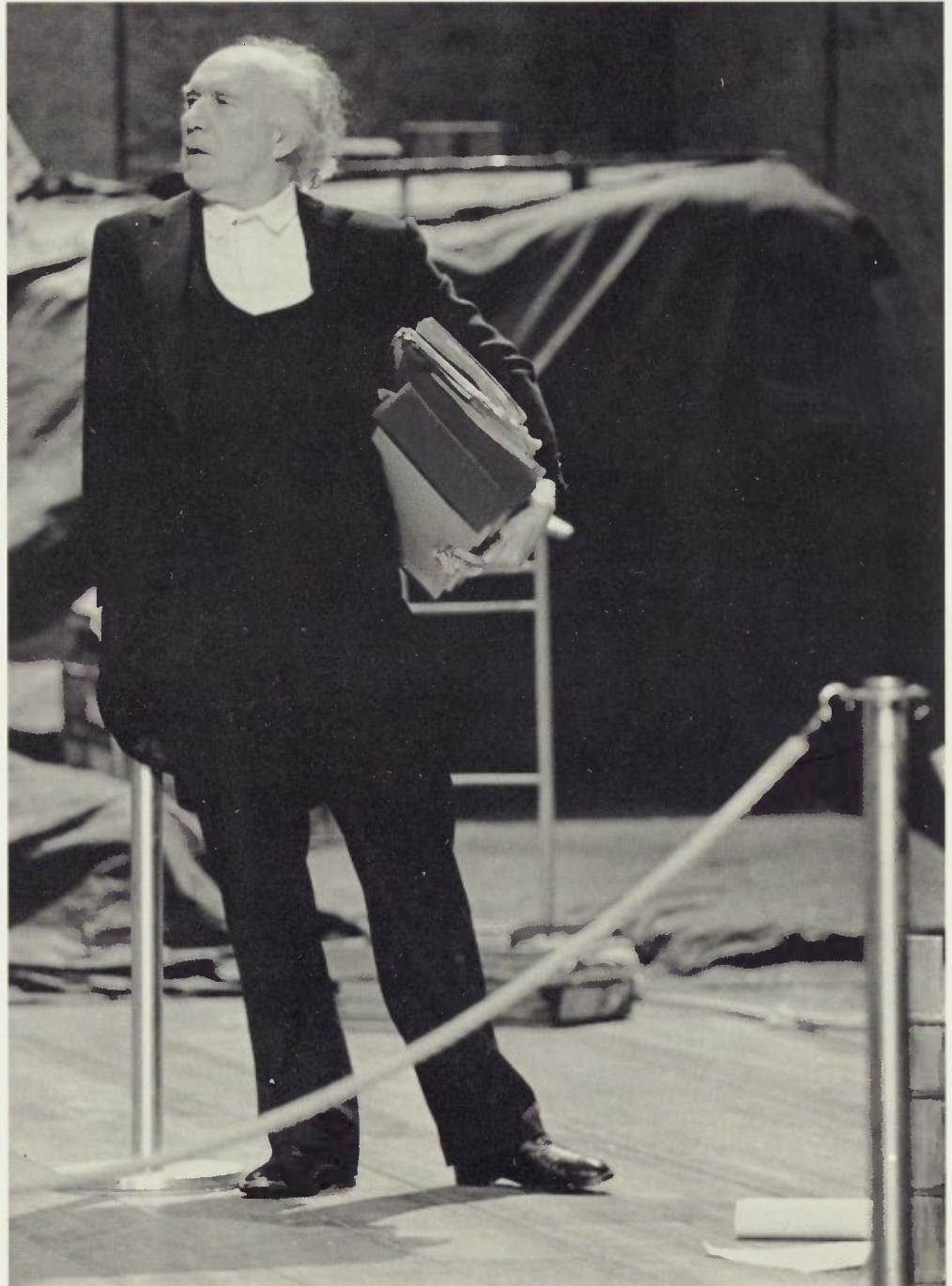


# JOHN GABRIEL

# BORKMAN

H E N R I K I B S E N



O D É O N • T H É Â T R E D E L ' E U R O P E

# JOHN GABRIEL

H E N R I K I B S E N

Adaptation **Luc Bondy et Michel Butel**  
Texte français **Michel Butel**

avec

John Gabriel Borkman **Michel Piccoli**  
Gunhild Borkman **Bulle Ogier**  
Erhart Borkman **Bernard Nissille**  
Ella Rentheim **Nada Strancar**  
Fanny Wilton **Catherine Frot**  
Wilhelm Foldal **Roland Amstutz**  
Frida Foldal **Christine Veuilloz**



• *John Gabriel Borkman* d'Henrik Ibsen, une mise en scène de Luc Bondy. Un ouvrage, co-édité par l'Odéon-Théâtre de l'Europe et les Editions Solin, propose, outre le nouveau texte français élaboré par Michel Butel et Luc Bondy, divers matériels dramaturgiques, contributions originales de Botho Strauss, Luc Bondy, Régis Boyer, René Zozzo, Heinz Wisnionn, Jacques-René Doyon, Marie-Noëlle Thibault... études et commentaires réunis par Marie-Louise Bischofberger et Jean Bernard Torrent, documents iconographiques et photographies du spectacle (Ruth Wolz).  
En vente à la librairie du Théâtre.

# BORKMAN

1BSE 17  
C R E A T I O N

Mise en scène **Luc Bondy**

Décor **Erich Wonder**

Costumes **Béatrice Leppert**

Musique **Hans Peter Kuhn**

Conseiller artistique **Botho Strauss**

Lumières **André Diot**

Maquillage et coiffure **Kuno Schlegelmilch**

1<sup>er</sup> assistant **Dietlind Antretter,**

2<sup>ème</sup> assistant **Louis Da De Lencquesaing**

Assistants au décor **Bada Demelius, Claudia Jenatsch**

Assistante aux costumes **Claire Haarau**

Réalisation du décor **Ateliers du Théâtre Vidy-Lausanne**

Réalisation des maquettes - accessoires **Odéon - Théâtre de l'Europe**

Réalisation des costumes **Isabelle Perillat, Christine Bazin, Marika Ingrato,  
Patrick Tabet, et les Ateliers Cristiani**

Peinture des toiles **Georg Klingersberger,**

Peinture du décor **Ana Perisic, Marie-Claude Henzi**

Coiffure et perruques **Guillaume Tixier**

Maquillage **Elisabeth Daucet**

COPRODUCTION

ODÉON-THÉÂTRE DE L'EUROPE  
THÉÂTRE VIDY-LAUSANNE



Photographies : Ruth Wolz

Conception graphique : Lourence Durondou. Impression Joroch-Loruche ; photocomposition : Amolthéo



## LE MINEUR

Roc, éclate avec fracas  
sous les coups du lourd marteau !  
Vers le bas je fraie ma voie,  
tant qu'enfin le métal sonne.

De la nuit au fond du fjeld  
l'opulent trésor m'appelle, ...  
diamants et pierres rares  
entre les filons d'or rouge.

C'est la paix aux profondeurs ; ...  
vide et paix depuis toujours ; ...  
lourd marteau, fraie-moie la voie  
jusqu'au cœur de tout secret !

Gai, jadis, je m'asseyais  
sous la voûte des étoiles,  
au printemps foulais les fleurs,  
plein d'un calme puéril.

J'oubliai l'éclat du jour  
dans la nuit du puits de mine,  
les murmures des collines  
dans mon trou à nefs de temple.

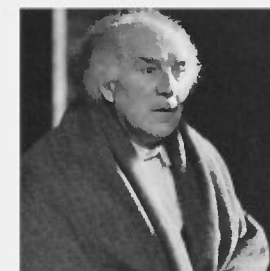
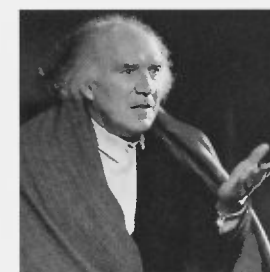
Quand d'abord j'y descendis,  
innocent, je me disais :  
les génies vont m'expliquer  
le mystère de la vie...

Nul génie ne m'enseigna  
ce qui me semblait étrange ;  
nul rayon n'a pu encore  
éclairer en haut, du fond.

Ai-je fait erreur ? Et n'est-ce  
pas la voie vers la clarté ?  
Je suis aveuglé, pourtant,  
si je cherche à voir en haut.

Non, je dois creuser en bas,  
où c'est paix depuis toujours.  
Lourd marteau, fraie-moi la voie  
jusqu'au cœur de tout secret !...

Coup sur coup de mon marteau  
jusqu'au terme de la vie.  
Nul rayon n'annonce une aube ;  
nul soleil d'espoir ne point.

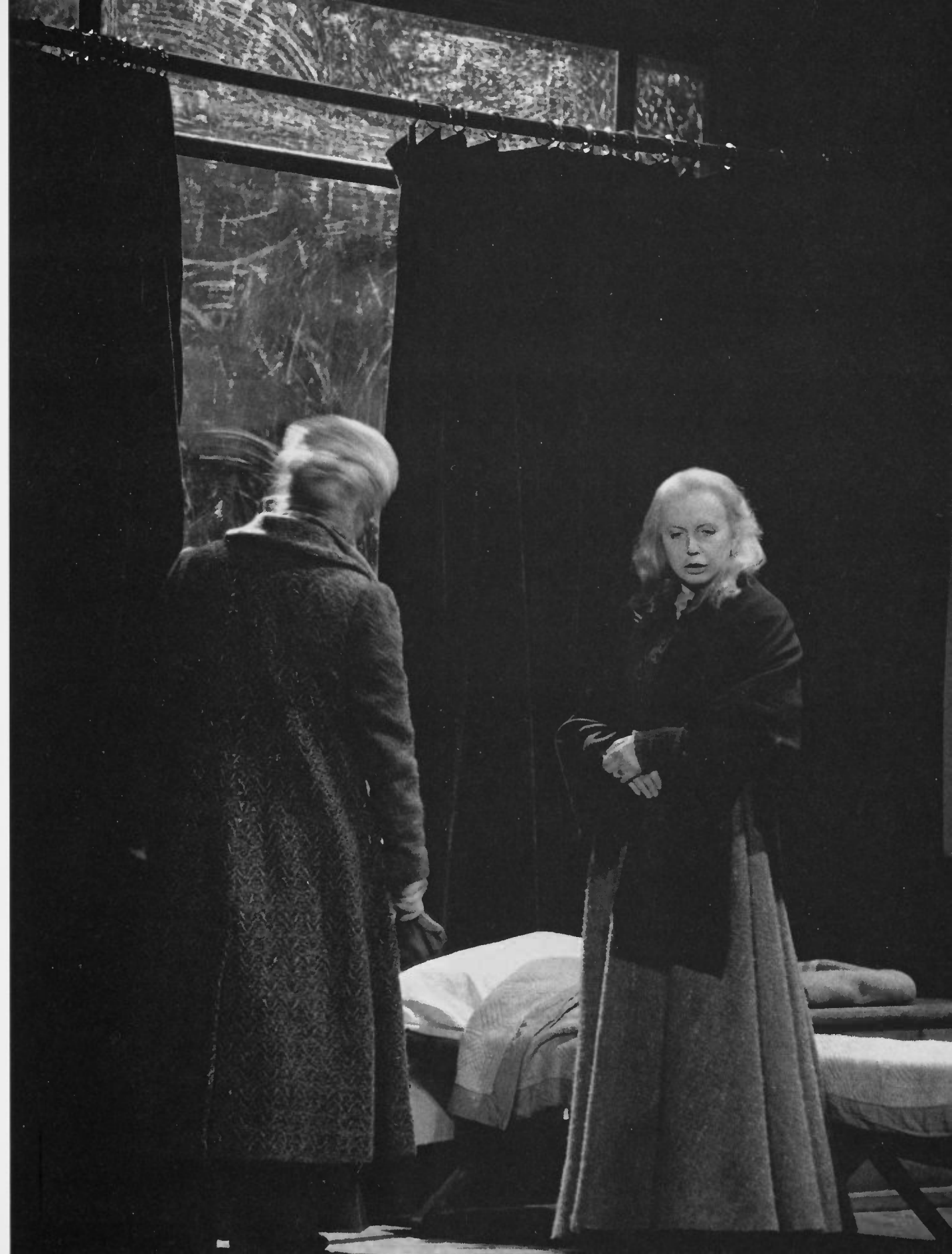


Henrik Ibsen



**L**e règne minéral n'a rien en soi d'aimable et d'attrayant ; ses richesses enfermées dans le sein de la terre semblent avoir été éloignées des regards des hommes pour ne pas tenter leur cupidité. Elles sont là comme en réserve pour servir un jour de supplément aux véritables richesses qui sont plus à sa portée et dont il perd le goût à mesure qu'il se corrompt. Alors il faut qu'il appelle l'industrie, la peine et le travail au secours de ses misères ; il fouille les entrailles de la terre, il va chercher dans son centre aux risques de sa vie et aux dépens de sa santé des biens imaginaires à la place des biens réels qu'elle lui offrait d'elle-même quand il savait en jouir. Il fuit le soleil et le jour qu'il n'est plus digne de voir. Il s'enterre tout vivant et fait bien ne méritant plus de vivre à la lumière du jour. Là, des carrières, des gouffres, des forges, des fourneaux, un appareil d'enclumes, de marteaux, de fumée et de feu, succèdent aux douces images des travaux champêtres. Les visages hâves de malheureux qui languissent dans les infectes vapeurs de mines, de noirs forgerons, de hideux cyclopes sont le spectacle que l'appareil des mines substitue au sein de la terre à celui de la verdure et des fleurs, du ciel azuré, des bergers amoureux et des laboureurs robustes sur sa surface.

Jean-Jacques Rousseau,  
*Les Rêveries du promeneur solitaire, Septième promenade*





## VITRUVÉ L'AVAIT RÊVÉ

J'étendrai le bras gauche du colosse sur la rive de la Seine, il sera plié à l'opposé du coude de Passy. Le corps des ingénieurs et les grands ateliers des découvertes en composeront la partie supérieure qui s'étendra vers Vaugirard, et je formerai l'avant-bras de la réunion de toutes les écoles spéciales des sciences physiques et de l'application des sciences aux travaux industriels. Dans l'intervalle qui embrassera le Gros-Caillou, le Champ-de-Mars et Grenelle, je grouperai tous les lycées, que ma ville pressera sur sa mamelle gauche où gît l'Université. Ce sera comme une corbeille de fleurs et de fruits, aux formes suaves, aux couleurs tendres; de larges pelouses comme des feuilles les sépareront et fourmilleront de troupes d'enfants comme des grappes d'abeilles. J'étendrai le bras droit du colosse, en signe de force, jusqu'à la gare de Saint-Ouen, et je ferai de sa large main un vaste entrepôt où la rivière versera la nourriture qui désaltérera sa soif et rassiera sa faim. Je remplirai ce bras des ateliers de menuiserie, des passages, des galeries, des bazars, qui perfectionnent et étalent aux yeux éblouis les merveilles du travail humain. Je consacrerai la Madeleine à la gloire industrielle, et j'en ferai une épauvette d'honneur sur l'épaule droite de mon colosse. Je formerai la cuisse et la jambe droite de tous les établissements de grosse fabrique; le pied droit posera à Neuilly. La cuisse gauche offrira aux étrangers de longues files d'hôtels. La jambe gauche portera jusqu'au milieu du bois de Boulogne les édifices consacrés aux

vieillards et aux infirmes, plus frais et plus luisants avec leurs parterres et leurs ruisseaux que les palais des lords et des princes.

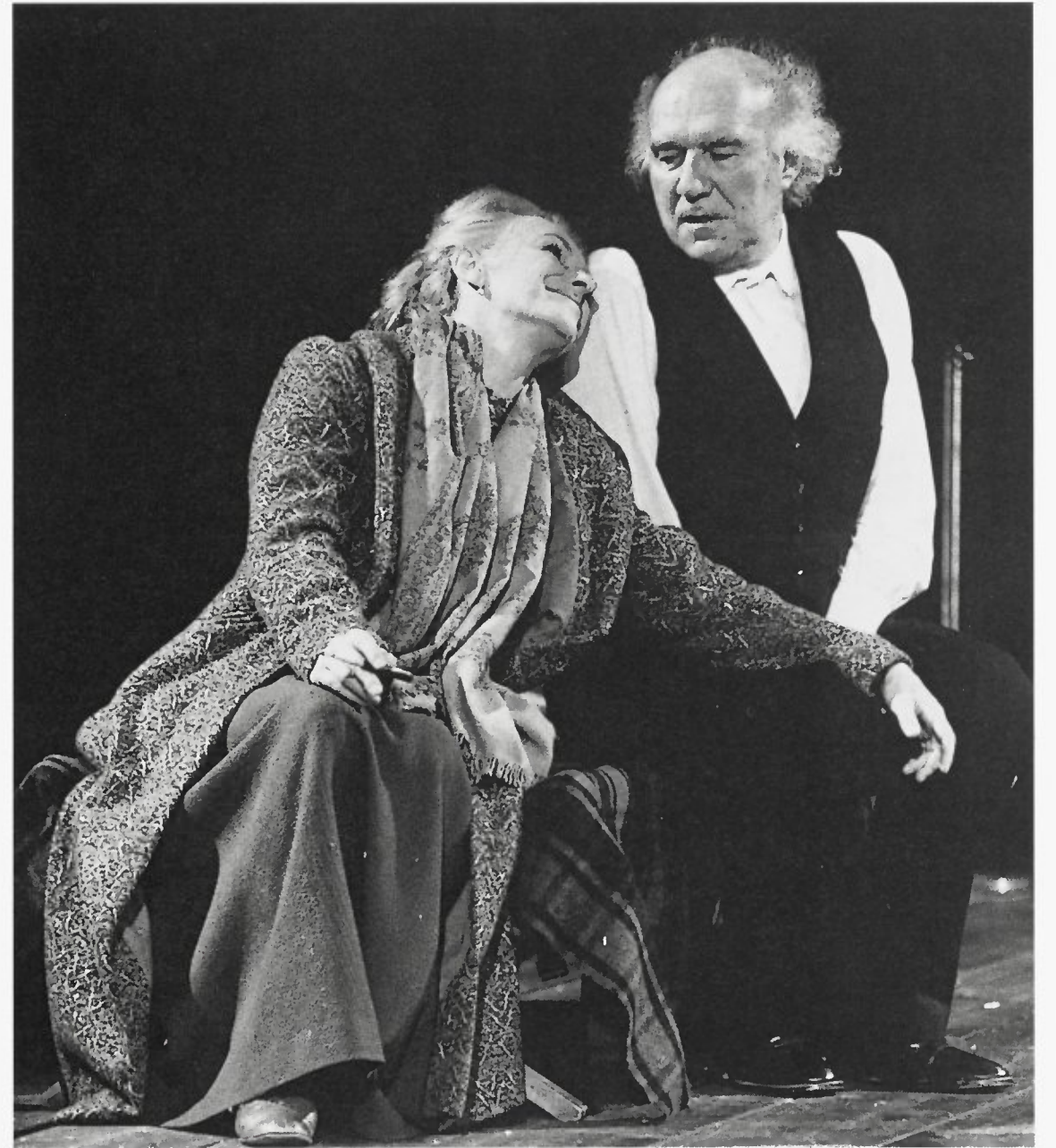
Ma ville est dans l'attitude d'un homme prêt à marcher, ses pieds sont d'airain; ils s'appuient sur une double route de pierre et de fer. Ici se fabriquent et se perfectionnent les chariots de roulage et les appareils de communication; ici, les chars luttent de vitesse. Par-dessus ces routes, le pont de Neuilly prolonge un arceau vers la face de ma ville, et forme ainsi sa capitale entrée.

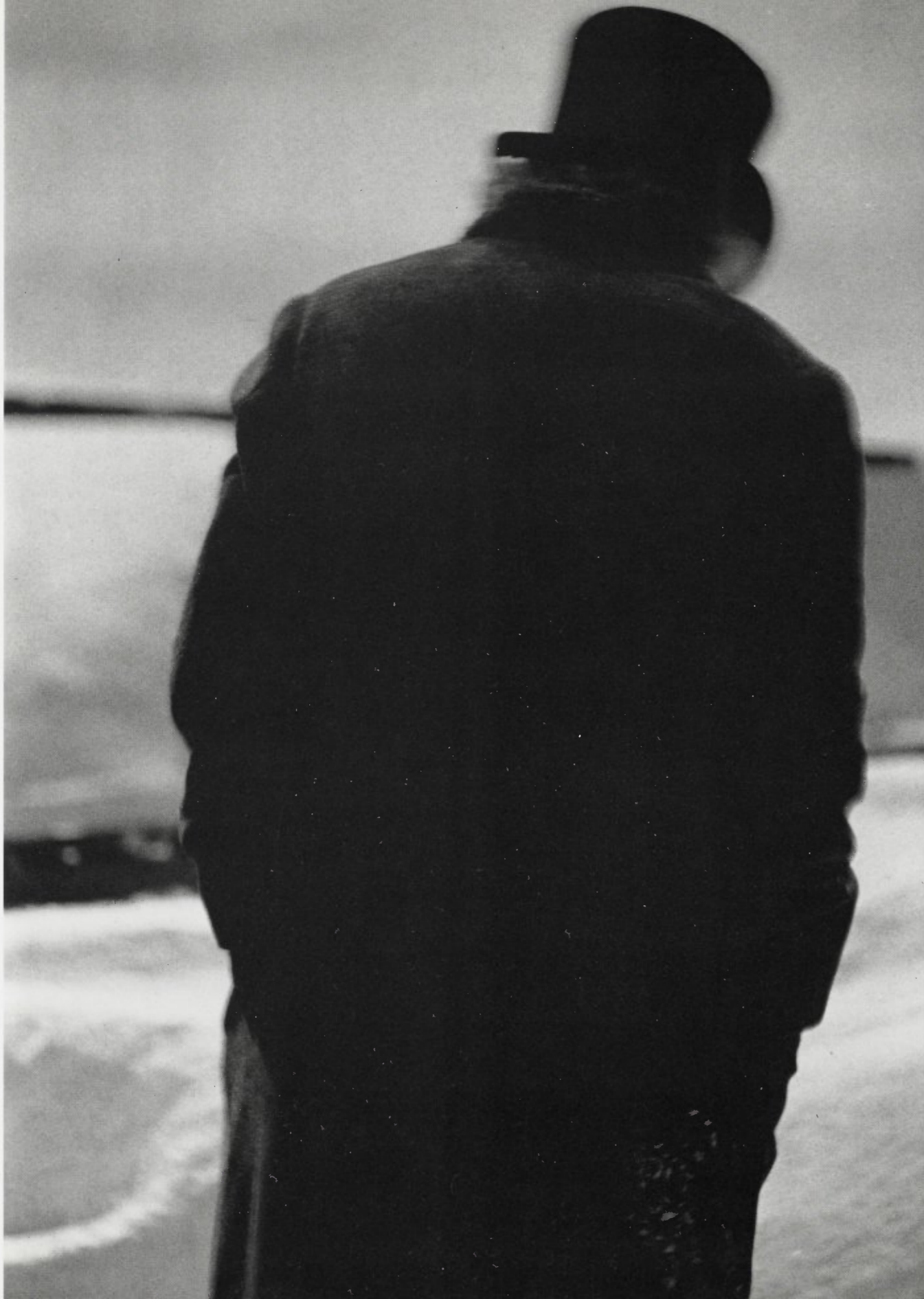
Je ferai descendre des hauteurs de Sainte-Geneviève et du faubourg Saint-Germain, tous les savants emportant leurs chaires, leurs salles et leurs instruments d'expérimentation, et les animaux, les plantes et les arbres du Jardin-du-Roi, et les trésors de sciences naturelles enfouis dans son cabinet. Je ferai descendre les laboratoires, l'Observatoire avec ses machines et ses lunettes, l'école Polytechnique, l'école des Arts et métiers, et tous les collèges. Ce sera une longue procession. Je mettrai au centre l'université tout entière, et les académies, précédées des imprimeries noires et graisseuses; en tête seront les vieillards, les malades et les infirmes; les immenses hôpitaux de la Salpêtrière, de Saint-Louis et de l'Hôtel-Dieu, avec leurs ailes et leurs façades; et leurs lits innombrables se lèveront du sol, et marcheront, donnant l'exemple. Puis viendra le bataillon des aubergistes, des hôteliers et de leurs serviteurs, qui ont le sentiment de l'ordre et de la continuité du service personnel. Cette caravane sera longue et marchera au pas lent de la science, de la patience et de la vieillesse. Elle coulera silencieusement avec ses habitations, et elle se couchera aux bords du fleuve, depuis le Palais Bourbon jusqu'à Passy, et de Passy à Vaugirard, depuis le milieu des Champs-Élysées par Chaillot, l'arc de l'Etoile et la Muette, jusqu'au milieu du bois, et formera ainsi les os, les nerfs et les chairs de toute la moitié gauche du corps de mon colosse.

En même temps, tous les entrepôts aux vins, aux blés, les halles, les marchés et les abattoirs, les grosses usines, les fonderies, les ateliers de construction des mécaniques avec leurs rouages, leurs chaudières et leurs cylindres de fonte, leurs enclumes, leurs marteaux, leurs soufflets et leurs laminoirs, les charpentiers et les forgerons en tête, se lèveront. Et aussi se lèveront les établis des travaux qui font plus briller la main de l'homme que la force des machines: les tabletiers, les fabricants de meubles, les tailleurs, les modistes, les chapeliers, les bijoutiers et les horlogers; les magasins et les boutiques des quartiers Saint-Denis, Saint-Antoine et Saint-Martin; l'immense bazar du Palais-Royal et des passages où sont artistiquement rangés en éventail les riches ciselures d'or et d'argent, les pierres, les cristaux et les bijoux d'émail, les plumes et les tissus de l'Inde et de l'Afrique, les étoffes lustrées aux figures fraîches et éclatantes, les meubles de bois colorés et odoriférants, les tentures, les candélabres avec leurs globes damasquinés. Toute cette grande armée industrielle, hommes et femmes, avec leurs marchandises, leurs instruments, leurs chantiers et leurs maisons, rangés par troupes, et renfermant au centre la Banque et ses Administrations, le Trésor, le Timbre, la Monnaie; toute cette armée active bruyante, animée, marchant d'un pas vif et fouettant l'air de ses gestes et de ses cris de joie, faisant voler autour d'elle, comme un nuage d'encens, la poussière du sol, s'ébranlera et roulera par-dessus les églises, les quais et les quartiers retardataires, et viendra de la Madeleine à la gare Saint-Ouen, et de l'Élysée-Bourbon par Monceau et les Sablons jusqu'à Neuilly, former les membres rebondis et fermes de la droite de mon colosse.

Ainsi, par ma volonté et par les bras de mes enfants, sera bâtie, en un seul édifice, ma ville vivante. Et pour aucun ma volonté ne fera scandale ou servitude; car de ces hommes et de ces femmes, de ces vieillards et de ces enfants et de ces édifices, ces magasins, ces chantiers, il n'y aura ni un clou ni un cheveu qui bouge autrement que de son propre mouvement et par sa libre volonté.

Charles Duveyrier, *La ville nouvelle ou le Paris des Saints-Simoniens*, 1832





**D É M I U R G E S**

**E T**

**P O È T E S**

*Tant il est vrai que même dans  
les erreurs d'un homme de génie,  
il y a toujours quelque chose  
de grand et de fécond.*

**Emile Pereire,**

*Le système de Law, 1866*

Le personnage de John Gabriel Borkman n'est pas une pure invention littéraire. Il donne chair et sang à un type de banquier qui a très fortement marqué les débuts de l'industrialisation, de Jacques Laffitte, le visionnaire failli en 1832, au spéculateur Bontoux (krach de l'Union générale en 1882) en passant par l'aventurier Mirès condamné à cinq ans de prison en 1861.

Mais c'est avant tout aux frères Pereire que l'on pense en écoutant la pièce d'Ibsen. Ils sont un peu les jumeaux de Borkman. Mêmes origines modestes. Encore que la mère de Pereire tiennait à Bordeaux une petite boutique de mercerie, ce qui est moins romantique que d'être enfant de mineur. Mais enfin, ils sont, eux aussi, les fils de leurs œuvres.

Comme Borkman, les Pereire ont passé leur vie à "réveiller les esprits qui dorment dans l'or". Ils se sentent une vocation de banquiers, ils travaillent toute leur vie à accumuler des capitaux, non par plaisir de posséder, mais par plaisir de faire. Si le banquier n'est pas celui qui produit, il est, pour les frères Pereire, celui qui facilite la production, et qui l'organise. Derrière le banquier, ils voient le démiurge planificateur.

Ainsi, on les trouve à l'origine de la première ligne de chemins de fer en France, le Paris-Saint-Germain, en 1838. Ils réunissent là une brillante équipe d'ingénieurs, que l'on retrouvera ensuite à la tête des travaux dans tous les réseaux.

Mais c'est à partir de 1852, sous le Second Empire, qu'ils donnent leur pleine mesure, en créant leur propre banque, le Crédit Mobilier. Avec lui, en quinze ans d'une activité vertigineuse, ils créent les chemins de fer en France, en Espagne, en Italie, en Suisse, en Autriche, en Russie; la Compagnie Générale Transatlantique ("quoi de plus magnifique qu'une société qui embrasserait le commerce du monde: l'Inde, la Chine, l'Amérique du sud, les navires sillonnant toutes les mers"), les chantiers navals de Penhoët, et plusieurs bateaux transatlantiques à vapeur. Ils rénovent Marseille et Paris avec Haussmann: on leur doit le quartier de l'Opéra, et l'essentiel de la plaine Monceau. Ils inventent Arcahon, défrichent les Landes, développent l'éclairage au gaz dans les villes, les compagnies d'omnibus, des blanchisseries industrielles, des compagnies d'assurances... Le modèle du Crédit Mobilier est copié avec leur aide dans toute l'Europe, à Berlin, à Leipzig, à Stockholm, à Turin, en Autriche, en Turquie. Comme Borkman, ils peuvent dire: "J'ai tout eu, des milliards, des métaux précieux, des cours d'eau, des transports."

Et pourquoi toute cette activité, pourquoi ce développement des transports et de l'industrie? Parce que les Pereire croient jusqu'à la fin de leur vie aux idées saint-simoniennes de leur jeunesse. Ils sont convaincus que la croissance des produits est le seul moyen d'atténuer puis de résoudre tensions et inégalités dans la société, qu'en accumulant des capitaux ils œuvrent pour l'intérêt général, qu'ils font "le bonheur de millions d'êtres humains"...



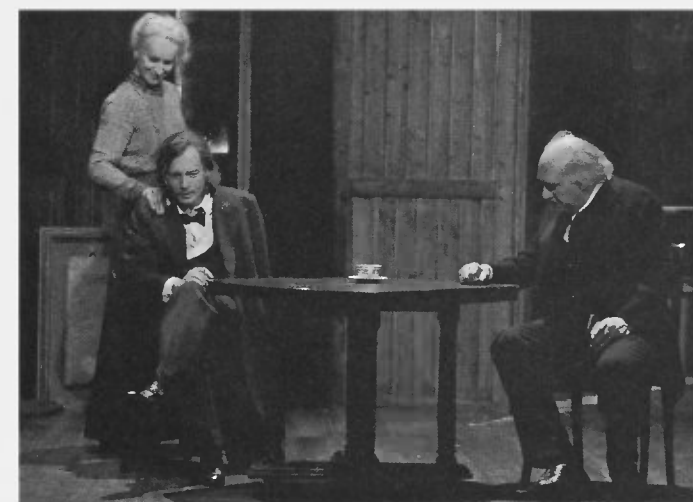
Et pourtant, les Pereire déchaînent la haine autour d'eux. Ils se sont enrichis trop vite; la fortune personnelle d'Emile Pereire, parti de rien, est estimée aux alentours de deux milliards de nos francs en 1860. Et ils affichent trop leur réussite : la réception somptueuse à laquelle participent toutes les personnalités officielles pour l'inauguration de la plaine Monceau ("Je sais qu'il y a trop d'or...", répète Emile à ceux qui le complimentent pour l'enfilade de ses cinq salons) fait jaser.

Difficile alors de ne pas les soupçonner de ne voir dans l'intérêt général qu'ils prétendent défendre qu'un travestissement commode de leurs intérêts particuliers. Et ils sont d'autant plus faciles à atteindre sur ce plan que le Crédit Mobilier est une société anonyme dont le capital est composé d'actions collectées dans le public, ce qui est une exception à l'époque. Leurs adversaires les accusent donc de s'enrichir "avec l'argent des autres". Lorsqu'après les années flamboyantes des débuts de l'Empire commencent les années difficiles, que les nouveaux immeubles parisiens et marseillais ne se vendent plus, que le mouvement des affaires se ralentit, que la Bourse baisse, le Crédit Mobilier a investi et immobilisé dans les chemins de fer, dans l'immobilier, dans d'innombrables opérations industrielles "les milliards qui lui étaient confiés". Pour passer le cap, il a besoin de liquidités, il cherche des crédits.

Il est alors à la merci de ses pairs, les autres banquiers, dont la vengeance est à la hauteur de la peur qu'ils ont eue. Il n'y aura pas un sou de crédit pour le Crédit Mobilier, "la plus grande maison de jeu de l'Europe". Et les Pereire sont acculés à chercher des expédients de trésorerie, à tirer des traites de cavalerie, en espérant gagner du temps, jusqu'à la reprise des affai-

res. L'obsession du temps qui manque... "Huit jours encore et tout allait réussir."

Il n'y aura pas de rémission pour les Pereire. Impliqués dans de nombreux procès, ils préfèrent se retirer du Crédit Mobilier (qui est alors renfloué par leurs ennemis), et des quarante sociétés dans lesquelles ils sont administrateurs en 1867. Et s'ils conservent encore quelques beaux restes de leur fortune personnelle, ils meurent quelques années après à l'écart des grandes affaires qu'ils ont tant aimées. "Il y a dans tout saint-simonien un poète chimérique et un homme d'affaire très avisé." Peut-on rêver plus belle oraison funèbre pour Borkman autant que pour les frères Pereire ?







## P A P I E R S

Ce fut la dernière bande d'actualités. En fait, on revit rarement Hughes en public. Tous ses passe-temps avaient donné naissance à de grandes compagnies : son goût pour le cinéma était à l'origine de la RKO ; l'atelier où il construisait ses avions de compétition s'était transformé en Hughes Aircraft ; son amour des cieux avait pris la forme de la TWA. Ses jouets lui échappaient en grandissant. D'abord, sur un ultimatum du Pentagone, il renonça à diriger directement la compagnie aérienne. Puis il fut forcé de vendre la RKO. Pour finir, en 1957, ce fut la crise.

Il fut bien près de perdre la TWA, l'entreprise entre toutes chère à son cœur. Hughes contre les banquiers : lui voulait une nouvelle flotte d'avions à réaction, eux voulaient exercer un contrôle. Il ne voulait pas partager le pouvoir. Au plus fort de la crise, le seul homme en qui il eût toute confiance, Noah Dietrich, comptable bourru qui dirigeait son empire depuis 1925, son père adoptif, l'abandonnait brusquement. Presque au même moment, Hughes se trouva forcé de conclure une nouvelle association. Il se maria.

Tout cela était trop. Au lieu de s'installer avec sa nouvelle épouse, la jeune actrice Jean Peters, Hughes se retira dans un bungalow de Beverly Hills Hotel, se débarrassa de ses vêtements, et commença de s'enfoncer dans une réclusion totale, et dans la folie.

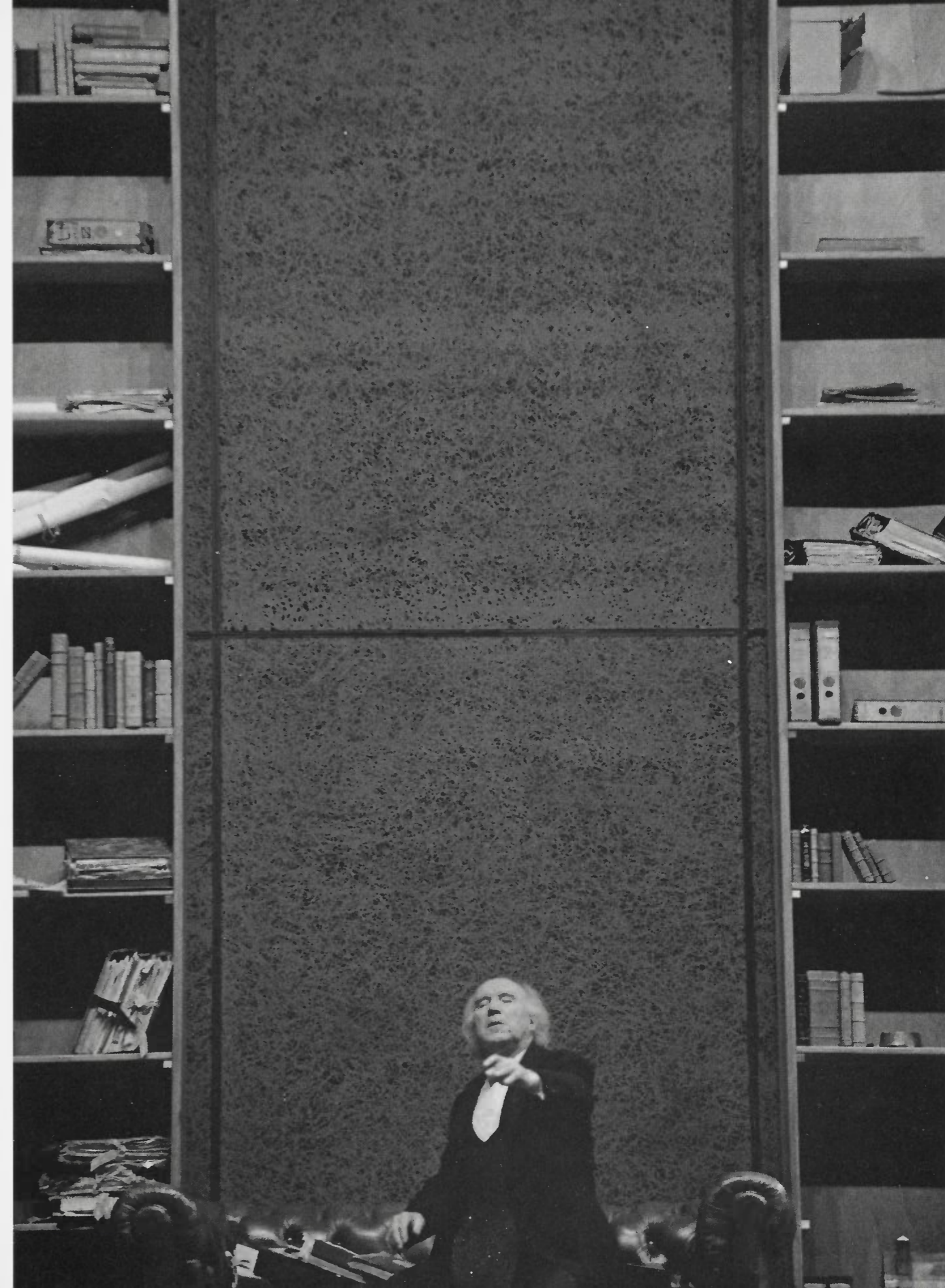
Nu dans sa chambre, ni lavé ni peigné, les cheveux tombant dans le dos, affalé sur un lit isolé par des serviettes de papier, les yeux fixés sur une télévision fatiguée, il ne disposait pas d'appareil plus complexe que sa télécommande. Dans la pièce voisine, simple chambre d'hôtel, son quartier général était pris en charge par cinq domestiques mormons : anciens marchands de frites, anciens ouvriers du bâtiment, anciens ouvriers d'usine, simples valets dépourvus de qualifications particulières, ne connaissant pas même la sténo, équipés en tout et pour tout d'un standard téléphonique, d'une machine à écrire électrique et d'un classeur à quatre tiroirs.

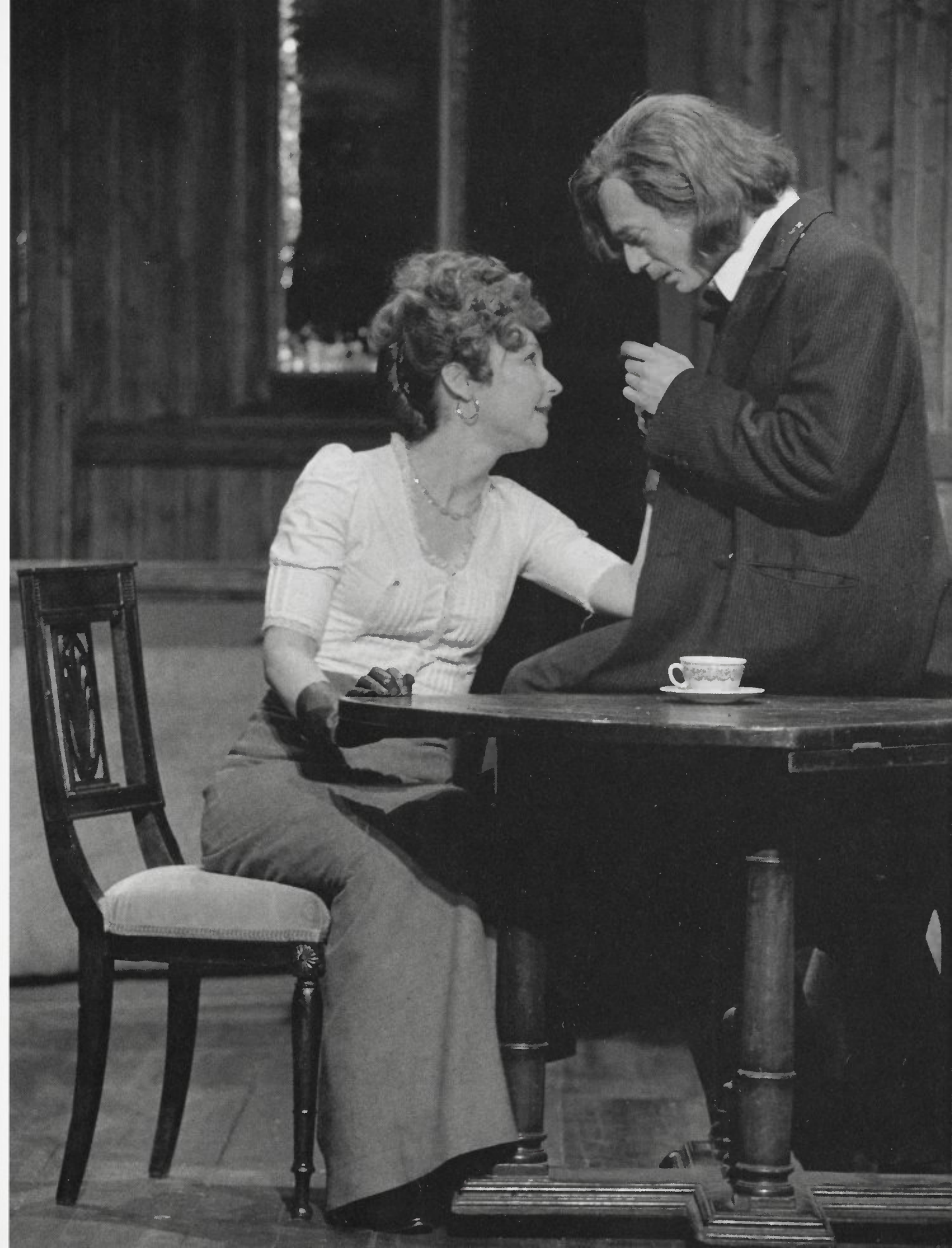
Autour du véritable chef d'orchestre clandestin, il n'y avait que saleté et désordre. Des montagnes de vieux journaux entouraient le lit en un demi-cercle qui allait s'élargissant, glissés sous les meubles et déversés dans les coins de cette chambre de cinq mètres sur six, mêlés dans le plus grand désordre à d'autres débris – rouleaux de plans, cartes, TV guides, magazines d'aviation, et autres détritrus informes...

De son lit à la salle de bain, on avait ménagé un étroit sentier, marqué par des serviettes en papier, mais la marée d'ordures l'avait à son tour recouvert et le tout était orné d'une couche de Kleenex usagés roulés en boule. Le milliardaire frottait en effet tout ce qui se trouvait à portée de la main avec des mouchoirs en papier qu'il jetait ensuite au hasard. La pièce n'était jamais nettoyée. Hughes interdisait à ses domestiques mormons de remuer quoi que ce soit ou de déranger ses tas d'ordures qui ne cessaient de croître.

Au milieu de cet incroyable capharnaüm, rangés à l'écart dans leur splendeur intacte, se trouvaient des documents en petits tas soigneusement ordonnés. Ils couvraient toutes les surfaces disponibles. Des milliers de pages de formulaires jaunes et de notes tapées à la machine sur des feuillets blancs, entassés avec une précision absolue sur le buffet, deux tables de nuit et un fauteuil surchargé, tout cela à portée de main du grabataire. D'un mouvement compulsif, il faisait et défaisait les piles, souvent quatre heures durant, prenant une liasse qu'il tapotait sur les côtés, répétant indéfiniment le processus jusqu'à ce qu'il n'y ait plus une seule feuille qui dépasse d'un millimètre. C'était une activité vitale. Ces papiers étaient l'instrument de son pouvoir.

Michael Drosnin, *Citizen Hughes*









**S O U V E N I R S**  
**D ' E N F A N C E**

Je suis né dans une maison sur la place, la maison Stockmann, comme on l'appelait alors. Cette maison était juste en face de la façade de l'église au haut parvis et à la tour imposante. A droite de l'église se trouvait le pilori de la ville, et à gauche la mairie avec le dépôt et le "cabanon". Le quatrième côté de la place était occupé par l'école primaire et le collège. L'église était isolée au milieu.

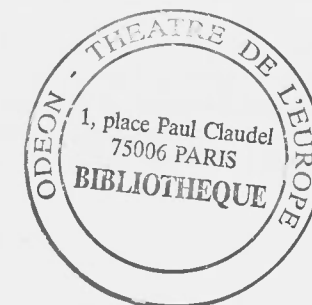
Telle est la première vue sur le monde qui s'est présentée à mes yeux. Rien que de l'architecture ; pas la moindre verdure ; pas le moindre paysage de libre campagne champêtre. Et au-dessus de cet espace carré de pierre et de bois, l'air était rempli, tout le long du jour, du sourd bourdonnement de la chute de Lange et de celle de Kloster, et des nombreuses autres chutes d'eau, et du matin jusqu'au soir le grondement des cascades était coupé d'un bruit aigu semblable aux cris d'une femme qui tantôt hurle et tantôt gémit. C'était les centaines de scies qui travaillaient au loin dans le voisinage des chutes d'eau.

Le pilori était un poteau rouge brun, de la hauteur d'un homme, surmonté d'une grosse pomme ronde qui primitivement avait été peinte en noir ; cette pomme avait maintenant l'aspect d'une figure humaine plutôt engageante, légèrement penchée. Devant le poteau pendait une chaîne de fer, et dans celle-ci un cercle de métal ouvert, qui me paraissait deux petits bras prêts à se cramponner autour de mon cou avec le plus grand plaisir. Il n'avait d'ailleurs pas servi depuis bien des années ; mais je me rappelle bien qu'il est quand même resté là tout le temps que j'ai été à Skien.

Je n'ai conservé qu'un seul souvenir de mes premières années. A ma naissance, j'avais reçu, entre autres cadeaux, une grande pièce d'argent qui portait une tête d'homme. Il avait le front haut, un grand nez crochu et la lèvre inférieure saillante ; de plus, il avait le cou nu, ce que je trouvais bizarre. La bonne d'enfants m'enseignait que l'homme de la pièce était "le roi Frédéric rex", et un jour je me mis à la faire rouler sur le parquet ; le fâcheux résultat fut que la pièce roula dans une rainure. Je crois que mes parents virent dans ce fait un mauvais présage, parce que c'était un cadeau de baptême. Le parquet fut défait, et l'on chercha et creusa longtemps et soigneusement, mais le roi Frédéric rex ne reparut plus au jour. Je ne laissais pas que de me considérer jusque longtemps après comme un affreux criminel, et quand je voyais Peter Tysker, l'agent de police de la ville, sortir de la mairie et se diriger jusque vers notre porte, je courais le plus vite que je pouvais jusqu'à la chambre des enfants, et je me cachais sous le lit.

Henrik Ibsen

(fragment d'un projet d'autobiographie rédigé en 1881)



Henrik Ibsen naît à Skien, un petit port sur la côte est de Norvège, à 200 kilomètres au sud de la capitale Christiania (Oslo depuis 1925), le 20 mars 1828. Premières années dans l'aisance. Le père, négociant, fait faillite en 1834. La famille se retire dans une modeste maison de campagne à Venstöp, aux environs de Skien. 1844, Ibsen est apprenti dans une pharmacie de Grimstad. En 1846, il a un fils illégitime d'une servante de la maison. Écrit ses premiers poèmes, inspirés par les révolutions de 1848. Première publication en octobre 1849 : *En automne* paraît dans le *Christiania Post*, sous le pseudonyme de Brynjolf Bjarme. Sa première pièce, *Catilina*, est publiée à compte d'auteur, toujours sous pseudonyme. Elle est refusée par le Théâtre de Christiania.

Echec à l'examen d'entrée de l'Université de Christiania. Première rencontre avec Björnstjerne Björnson, seconde figure tutélaire des lettres norvégiennes du XIX<sup>ème</sup> siècle, qui deviendra son ami et rival. Écrit *Le terre du guerrier*, sous pseudonyme. La pièce est représentée en septembre 1850, au Théâtre de Christiania. Difficultés matérielles. Articles (la plupart paraissent sans signature) sur le théâtre, la littérature, la politique, dans différents périodiques et journaux de tendance radicale. Publication (anonyme) de *Norma*, courte pièce satyrique parodiant la *Norma* de Bellini.

Le nom d'Henrik Ibsen est imprimé pour la première fois au bas de deux chansons composées pour l'assemblée des étudiants scandinaves à Christiania, en juin 1851. Tous les écrits d'Ibsen seront désormais signés de son nom.

Ibsen est engagé au Théâtre de Bergen, ouvert en 1850 en réaction à l'influence danoise, comme auteur dramatique et directeur artistique. Voyage d'études à Copenhague au printemps 1852. Rencontre Hans Christian Andersen, visite Dresde où il achève la rédaction de *La nuit de la Saint-Jean*, la seule pièce qu'Ibsen refusera de voir publiée de son vivant.

De 1853 à 1857, créations annuelles au Théâtre de Bergen : *La nuit de la Saint-Jean*, *Dame Inger d'Œstraat*, *La fête à Solhaug*, *Olav Liljekrans*. De ces quatre pièces, seule *La fête à Solhaug* est un succès. Découverte, durant cette période, des sagas et ballades médiévales.

Rencontre et fiançailles avec Suzannah Thoresen. Ibsen accepte la proposition du nouveau Théâtre Norvégien de Christiania de l'engager comme directeur artistique et quitte Bergen.

Achève en 1858 la rédaction des *Guerriers à Helgeland*, la pièce est refusée par le Théâtre de Christiania, sous influence danoise. Violente polémique dans la presse.

Mariage avec Suzannah Thoresen, célébré le 18 juin 1858, à Bergen. Publication de poèmes.

Dès l'automne 1859, Ibsen est régulièrement attaqué dans la presse pour son manque d'entreprise et la timidité de ses choix artistiques à la tête du Théâtre Norvégien. Naissance d'un fils, Sigurd, le 23 décembre 1859. Compose le poème *Sur les hauteurs*.

Difficultés économiques. Demande de bourse d'études à l'étranger refusée. Attaques renouvelées dans la presse au printemps

1861. Publication du long poème historique et patriotique *Terje Vigen*. Mai 1862, faillite du Théâtre Norvégien.

Voyage subventionné en Norvège occidentale durant l'été pour recueillir des chants et des contes populaires. En décembre 1862, publication, dans un journal, de *La comédie de l'amour*. La pièce, rudement accueillie par la critique ("une offense à la dignité humaine") est refusée par le Théâtre de Christiania. Demande de pension "pour poursuivre [son] activité littéraire" rejetée (la même requête déposée par son rival Björnson est acceptée!). La nouvelle bourse attribuée en 1863 pour continuer ses travaux sur les contes et chansons populaires est utilisée pour améliorer une situation économique des plus précaires.

Publication en 1863 des *Prétendants* et du poème *A la Norvège*, dans lequel Ibsen condamne avec véhémence l'apathie de ses compatriotes face à la guerre prusso-danoise.

En avril 1864, enfin doté d'une bourse d'études d'un an, Ibsen quitte la Norvège. Berlin (où il assiste à la célébration humiliante de la victoire prussienne sur le Danemark), Vienne, Trieste, Venise, Milan (où il est vivement impressionné par le *Dôme*), Florence.

De Rome, Ibsen condamne à nouveau la Norvège et la Suède de n'avoir pas soutenu le Danemark dans la guerre contre la Prusse et refuse la direction du Théâtre de Christiania.

Publication de *Brand* en 1866. Le succès est immédiat, tant auprès de la critique que des lecteurs. Une rente annuelle, accordée par le Parlement norvégien, témoigne de la reconnaissance officielle acquise désormais.

*Peer Gynt*, commencé à Frascati et Rome, est achevé durant l'été 1867 à Ischia et Sorrente. Réaction courroucée d'Ibsen face à une réception critique plutôt mitigée ("L'indignation accroît mes forces. Si l'on veut la guerre, soit elle se fera. Je n'ai rien à y perdre si je ne suis pas poète. Mon dessein est de me faire photographe. Je ferai poser devant mon objectif mes contemporains un à un." Ibsen à Björnson, 9 décembre 1867).

Les tremblements de terre et les désordres politiques (attentats garibaldiens) tempèrent l'enthousiasme d'Ibsen pour l'Italie. Il quitte Rome en mai 1868 et s'installe à Dresde en octobre.

*L'union des jeunes* est publiée à l'automne 1868. Voyage subventionné en Suède pour étudier l'art et la littérature en 1869, puis voyage et séjour de deux mois en Egypte, Ibsen est officiellement invité à représenter la Norvège à l'ouverture du Canal de Suez. Publication d'un recueil de *Poèmes* en 1871. Première rencontre avec Georg Brandes, écrivain et critique littéraire danois (Ibsen et Brandes exercèrent l'un sur l'autre une influence déterminante). Passe l'été et l'hiver 1871 à travailler au projet de tragédie, qui lui crée d'immenses difficultés, sur Julien l'Apostat.

Février 1872, première traduction et publication d'une pièce d'Ibsen à l'étranger. *Brand* paraît en Allemagne, rapidement suivi par *Les prétendants* et *L'union des jeunes*.

Ibsen achève *Empereur et Galiléen*, son "œuvre capitale, un drame universel en deux parties", en février 1873. Encouragé par le succès de *La comédie de l'amour*, créée au Théâtre de Christia-

Souvent il m'apparaît cloirement que ceux qui, chez nous, sont doués d'intelligence et d'âme n'ont outre chose à faire que de se réfugier, comme l'animal blessé, dans les profondeurs des bois pour y mourir.

Henrik Ibsen à sa belle-mère Magdalena Thoresen, Rame, 31 mars 1868

nia onze ans après sa publication, Ibsen envisage de porter *Peer Gynt* à la scène et demande à Grieg de composer une musique d'accompagnement. Durant l'été 1874, Ibsen séjourne à Christiania, premier retour en Norvège depuis son exil. Il s'installe à Munich en 1875.

Création de *Peer Gynt* le 24 février 1876 au Théâtre de Christiania, en une soirée, avec la musique d'Edvard Grieg. En juin, présentation des *Prétendants* à Berlin, par la troupe du duc de Meiningen. Ibsen, qui assiste à la représentation, est vivement impressionné par la performance. Publication des *Soutiens de la société* en 1877. La première édition est épuisée en quelques semaines. Voyage en Italie et séjour à Rome, puis Amalfi où Ibsen achève *Maison de poupée* en septembre 1879. La pièce "explosa comme une bombe dans la vie contemporaine". En Allemagne, une actrice célèbre ayant annoncé son intention de créer le rôle de Nora, mais de supprimer la scène finale dans laquelle le personnage quitte la maison, Ibsen écrit lui-même un happy ending qu'il rétractera bientôt.

La publication des *Revenants* en 1881 soulève consternation et hostilité, la pièce est refusée à Christiania, Stockholm et Copenhague.

*Un ennemi du peuple*, écrit à Rome, est publié en 1882. Malgré une réception mitigée, la pièce est créée dès janvier 1883 à Christiania, avec un succès considérable.

1884, Ibsen refuse une nouvelle proposition de diriger le Théâtre de Christiania. Publication du *Canard sauvage* en novembre 1884. Critique et lecteurs abasourdis.

Création de *Brand* à Stockholm en mars, dix-neuf ans après sa publication. Pour la seconde fois depuis 1864, Ibsen passe l'été en Norvège avant de se réinstaller à Munich à l'automne 1885.

Publication de *Rosmersholm* (qu'Ibsen projeta longtemps d'intituler *Les chevaux blancs*) en 1886.

La première biographie d'Ibsen par Henrik Jaeger paraît en mars 1888, à l'occasion de son soixantième anniversaire. Publication de *La dame de la mer* en 1888. Premières traductions d'Ibsen en français par le comte Prozor, *Les revenants* et *Maison de poupée* paraissent à Paris.

En mai 1890, Antoine monte *Les revenants* à Paris.

Juillet 1890, George Bernard Shaw donne une conférence sur Ibsen à Londres, laquelle fut en quelque sorte le germe de son livre *The quintessence of Ibsenism*, un élément capital pour l'intérêt que l'Angleterre porterait désormais à Ibsen. Publication en novembre des quatre premiers volumes des *Œuvres complètes* d'Ibsen en anglais sous la direction de William Archer. Publication de *Hedda Gabler* en 1890. Première traduction et publication en italien d'une œuvre d'Ibsen, *Maison de poupée* paraît en revue à Rome. Le 9 février 1891, la pièce est jouée à Milan, Eleonora Duse interprète le rôle de Nora.

En été, Ibsen entreprend un voyage jusqu'au Cap Nord, le long de la côte occidentale norvégienne. Il ne rentre pas à Munich à l'automne, mais s'installe à Christiania. Un exil de vingt-sept années prend fin.

Au printemps 1892, Ibsen assiste aux conférences d'un jeune écrivain, Knut Hamsun (qui vient de publier *La faim*), sur la littérature norvégienne. Mariage de son fils Sigurd avec Bergliot Björnson, la fille de son rival Björnstjerne Björnson, en octobre. *Le constructeur Solness* est publié en 1892 et reçoit l'accueil le plus favorable depuis *Maison de poupée*.

A l'automne, le Théâtre de l'Œuvre, fondé à Paris, par Lugné-Poe, Edouard Vuillard et Camille Maclair, monte successivement *Rosmersholm*, *Un ennemi du peuple*, puis *Le constructeur Solness* en avril 1894, au Théâtre des Bouffes du Nord. Le 20 avril, "mon plus beau rêve est réalisé", Réjane crée le rôle de Nora (*Maison de poupée*) en français à Paris, au Théâtre Vaudeville. En octobre, le Théâtre de l'Œuvre est en tournée à Christiania. Ibsen assiste aux représentations de *Rosmersholm* et du *Constructeur Solness*.

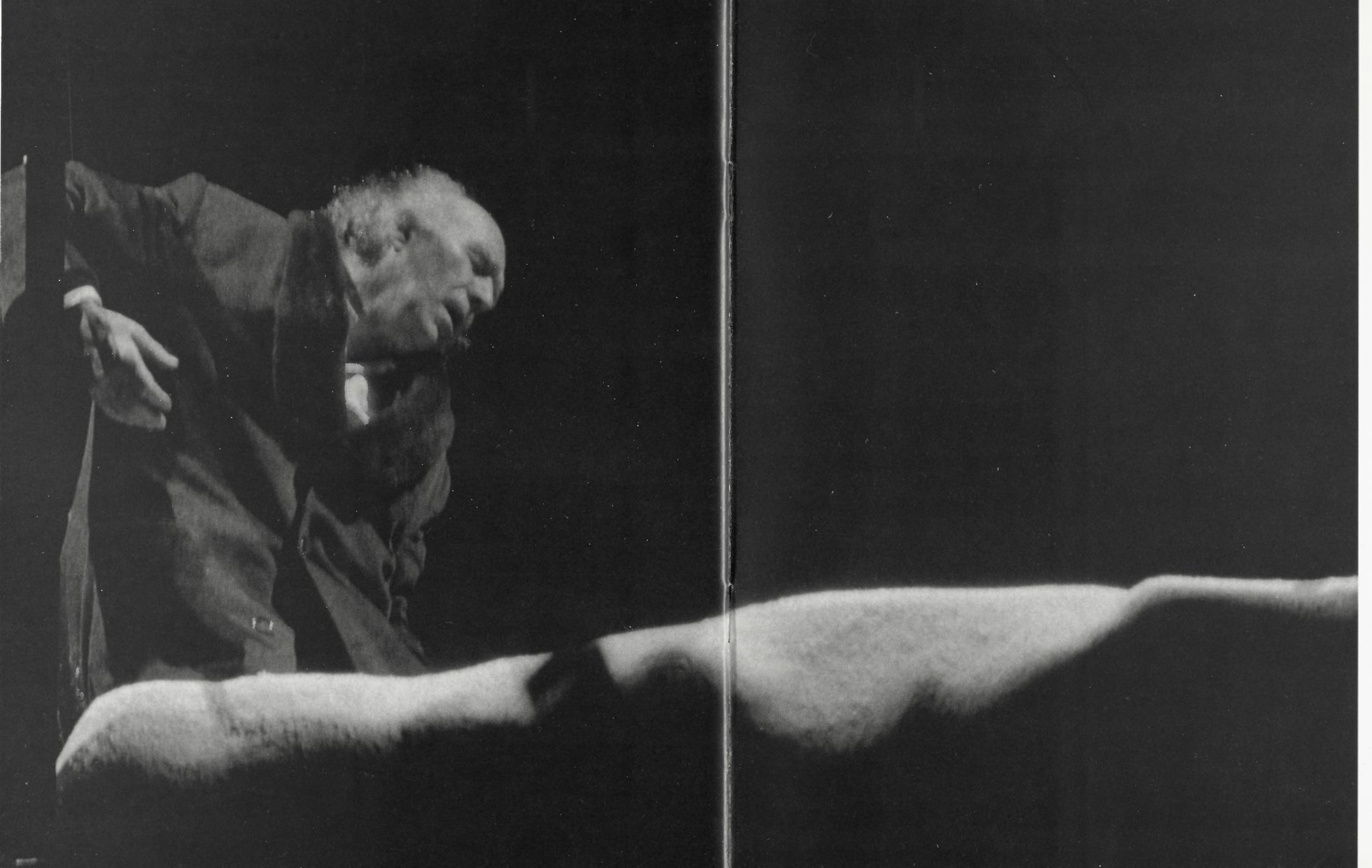
*Le petit Eyolf* est publié simultanément en octobre 1894 à Copenhague, Christiania, Londres et Berlin. Accueil unanime et favorable, immense succès commercial.

Première représentation de *Peer Gynt* à Paris, en novembre 1896. Création d'*Empereur et Galiléen* en décembre à Leipzig, vingt-trois ans après sa publication.

Publication, le 15 décembre 1896 de *John Gabriel Borkman* (tiré à 12000 exemplaires, un chiffre jamais atteint jusque-là par une œuvre nouvelle d'Ibsen) à Copenhague, mais aussi Londres, Berlin, Paris. La pièce est créée le 10 janvier 1897 à Helsinki. Avant la fin du mois, elle est jouée à Frankfort, Christiania, Stockholm, Berlin et Copenhague. En France, après avoir été lu en représentation privée les 23 et 24 mars 1897 chez Madame Auberon de Nerville (l'un des "modèles de Madame Verdurin" dans *La Recherche proustienne*), *John Gabriel Borkman* est créé le 8 novembre, dans la traduction du comte Prozor et en ouverture de la nouvelle saison du Théâtre de l'Œuvre. Lugné-Poe interprète le rôle-titre. En 1898, célébrations du soixante-dixième anniversaire d'Ibsen. Des éditions complètes de ses œuvres sont entreprises en norvégien et en allemand. En février 1899, première production russe d'une pièce d'Ibsen, *Hedda Gabler* par le Théâtre d'Art de Moscou, Stanislavski interprète le rôle de Lövborg.

Le 1<sup>er</sup> septembre 1899, ouverture du nouveau Théâtre National de Christiania et inauguration des deux statues d'Ibsen et Björnson placées devant le théâtre. L'"épilogue dramatique" *Quand nous nous réveillerons d'entre les morts* est publié en décembre 1899. Ibsen projette d'écrire un nouveau drame. "S'il m'est permis de conserver la force d'esprit et de corps dont je jouis encore, je ne pourrai rester longtemps absent de mes vieux champs de bataille. Mais si j'y retourne, ce sera avec de nouvelles armes" (lettre du 5 mars 1900 au comte Prozor). Mais en avril, une première attaque d'apoplexie le laisse incapable d'écrire. En visite à Oslo en février 1906, Eleonora Duse devra se contenter d'apercevoir la silhouette du poète à la fenêtre de son appartement d'Arbinsgate.

Ibsen meurt le 23 mai 1906. Au soir de ses funérailles nationales, le 1<sup>er</sup> juin 1906, *Peer Gynt* est représenté sur la scène du Théâtre National de Christiania.



## LUC BONDY

Né à Zurich, Luc Bondy passe son enfance en France et réalise ses premières mises en scène sur diverses scènes nationales d'Allemagne Fédérale dès 1971. Il rejoint en 1982 la prestigieuse Schaubühne de Berlin, dont il assume la direction artistique de 1985 à 1987. Il met en scène Marivaux (*Le Triomphe de l'amour*), Molière (*Le Misanthrope*), Shakespeare (*Le Conte d'hiver*) et crée plusieurs textes de Botho Strauss (*Kalldewey*, *Farce*, *Le Temps et le chambre*, *Chœur final*).

La mise en scène de *Terre étrangère* d'Arthur Schnitzler au Théâtre Nanterre-Amandiers en 1984 révèle Luc Bondy au public français. On citera également ses réalisations du *Conte d'hiver* de Shakespeare (Nanterre-Amandiers, 1988), dans une traduction française de Bernard-Marie Koltès et du *Chemin solitaire* d'Arthur Schnitzler (Théâtre Renaud-Barrault, 1989). Luc Bondy est aussi metteur en scène d'opéra (*Lulu et Wozzeck* d'Alban Berg, *Casi fan tutte* et *Dan Giovanni* de Mozart, *Le Cauronnement de Poppée* de Monteverdi, *Salamé* de Richard Strauss au dernier Festival de Salzbourg, et le 4 mars dernier *La Rande* d'Arthur Schnitzler, création mondiale au Théâtre de la Monnaie de Bruxelles).

## ERICH WONDER

Scénariste d'origine autrichienne, Erich Wonder a principalement travaillé en Allemagne. Il réalise des décors pour le théâtre et l'opéra. Sa collaboration avec Luc Bondy débute en France, avec *Terre étrangère* d'Arthur Schnitzler au Théâtre des Amandiers à Nanterre puis *Le Conte d'hiver* de Shakespeare à la Schaubühne à Berlin, *Dan Giovanni* de Mozart à Vienne, *Le Cauronnement de Poppée* de Monteverdi présenté à Bruxelles et au Théâtre des Amandiers de Nanterre, *Salamé* au Festival de Salzbourg. Dernièrement, Erich Wonder a travaillé avec Heiner Müller pour *Tristan et Isolde* et *Œil du typhon*. Nombreuses expositions en France.

## BÉATRICE LEPPERT

D'origine suisse, Béatrice Leppert a débuté à la Schaubühne de Berlin avec Peter Stein (*Les trois sœurs* d'Anton Tchekhov en 84).

En 87, elle collabore pour la première fois avec Luc Bondy sur le film *Terre étrangère* d'Arthur Schnitzler, réalisé à partir du spectacle présenté au Théâtre des Amandiers de Nanterre en 84.

Parmi ses autres créations, on citera : *Nostalgie* de Franz Jung mis en scène par Ernst Stötzner à la Schaubühne de Berlin en 89 ; *La savetière prodigieuse* de Federica Garcia Larca, mis en scène par Jürgen Kruse au Théâtre de Freiburg en 90 ; *Tartuffe* de Molière mis en scène par Herbert König au Théâtre d'Essen en 90 ; *Trais jugements en un de Calderan* mis en scène par Simon Usher au Gate Theatre de Londres en 91.

Textes extraits de :

- Henrik Ibsen, *Poèmes*, in *Œuvres complètes* (traduites par P.-G. La Chesnois, 16 tomes), Librairie Plon, Paris, 1914.
- Jean-Jacques Rausseau, *Les rêveries du promeneur solitaire*, in *Œuvres complètes*, tome I, La Pléiade, Gallimard, Paris, 1987.
- Charles Duveyrier, *La ville nouvelle au le Paris des Saint-Simoniens*, in *Le livre nouveau des Saint-Simoniens*, Editions du Lérot, 1991.
- Marie-Noëlle Thibault, *Démiurges et poètes*, in *John Gabriel Barkmon d'Henrik Ibsen, une mise en scène de Luc Bondy*, Marie-Louise Bischofberger et Jean Bernard Torrent, Solin/Odéon-Théâtre de l'Europe, Paris 1993.
- Michael Drasnin, *Citizen Hughes* (traduit par Serge Quodrupponi), Presses de la Renaissance, Paris, 1985.
- Henrik Ibsen, *fragment d'un projet d'autobiographie rédigé en 1881*, in *Œuvres complètes*, Tome I, Appendices (traduction P.-G. La Chesnois), Librairie Plon, Paris, 1914.

et réunis par Jean Bernard Torrent.

